Le Désespoir
Analyse conceptuelle

Sommaire *(Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)*

****

I. L'espoir est distinct de la volonté dans le genre du désir. 1
II. « Le Bonheur, désespérément » (A. Comte-Sponville). 2
III. L'espoir des désespérés. (E. Mounier). 3
IV. Que le méchant est un désespéré. 5

****

I. L'espoir est distinct de la volonté dans le genre du désir.

Certains théologiens médiévaux pensaient que l'espérance était cette vertu théologale qui couronnait le désir qu'avait l'homme d'atteindre à son bien propre ; et il est vrai que l'espoir apparaît comme la fine pointe du désir, comme un désir devenu conscient de lui-même. L'espoir est attente, mais cette attente n'est pas un simple souhait : elle s'enracine dans notre être le plus profond, si bien qu'en un sens, ne pas espérer est aussi impossible que de ne pas vivre, si le désir de vivre traduit toujours et nécessairement l'amour naturel de soi. L'espoir a donc la réalité –ou l'irréalité- objective du désir qu'il traduit. Mais ce n'est pas dire qu'espérer est vouloir, lors même qu'on comprend la volonté, avec Aristote, comme un désir rationnel. Espérer et vouloir sont bien deux traductions rationnelles du désir, mais la volonté est engrénée à ce qui dépend de nous, quand l'espoir a besoin d'autrui ou du monde pour se satisfaire. L'espoir court ainsi le risque de la déception : « Non, je ne trouve point beaucoup de différence / De prendre du tabac à vivre d'espérance / Car l'un n'est que fumée, et l'autre n'est que vent » écrit le poète Saint-Amant, *Raillerie à part*.

Certes, il vaut peut-être mieux « changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde » (Descartes, *Discours de la méthode*). Cependant, pour être déceptif, l'espoir n'en est pas moins, disions-nous, doublement rationnel : d'une part, il a sa raison d'être dans l'être lui-même, à qui il est aussi impossible de ne pas désirer que de ne pas vivre : il est fondé dans la nature ; d'une autre part, il est une traduction rationnelle de ce désir, dans la mesure où il est une attente qui prétend s'ajuster au monde. Nous pouvons désirer, souhaiter, imaginer réussir un examen, mais nous ne pouvons pas précisément l'espérer, dès lors que nous n'avons pas travaillé pour rendre possible notre succès. Pourquoi devrais-je me désespérer de n'avoir pas gagné à la loterie, si je n'avais pas à attendre de gagner, que mon espoir de gagner n'était fondé que sur mes rêves et que, pour tout dire, j'espérais moins gagner que je ne le rêvais ? La formule de l'espoir pourrait bien être que ce qui mérite d'être –par nos efforts et nos sacrifices – ce qui exige d'être –parce que notre désir est vrai- doit être mais peut cependant ne pas être : il n'est pas certain que « ce qui méritera d'être sera », Lagneau, *Cours sur Dieu*.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le désespoir

Analyse conceptuelle

L'espoir est ainsi une attente fondée, rationnelle, légitime, qui peut être déçue. Mais le désespoir ne porte pas moins sur l'objet de notre désir –si cette fin ne peut être atteinte par nos seules forces- **que sur les moyens dont nous disposons pour prévenir cette fin ou pour nous en approcher.** Si vouloir n'est en effet autre chose que choisir les moyens d'atteindre ce qui satisfait notre désir (ce que nous espérons à juste titre)-, l'espoir est comme la forme générale qui ordonne nos volontés ; tellement que si la fin qui est la nôtre (le bonheur, par exemple) ne dépend pas de nous mais de l'ordre contingent du monde, ou de Dieu, nos volontés, qui sont autant d'applications de notre puissance, révéleront l'impuissance plus profonde encore de l'espoir qui les guide. Dans une perspective religieuse, je peux ainsi désespérer de faire le Bien ou d'aimer le Bien, comme autant de moyens de se justifier (par les œuvres ou la foi) ; et je peux aussi bien désespérer de mon salut, en considérant que tout le bien que j'ai fait ne mérite pas la vision béatifique de Dieu. Il est clair, en tout cas, que désespérer de la fin amène à désespérer des moyens et réciproquement. Espérer, comme désespérer, c'est reconnaître que la capacité de notre désir est plus grande que ce qu'il nous est possible de faire, ou bien encore que le désir qui cause nos volontés est, comme la cause du mal chez Leibniz, une cause moins efficiente que déficiente.

II. « Le Bonheur, désespérément » (A. Comte-Sponville).

Mais le désespoir ne serait-il pas alors une réponse rationnelle au risque d'être déçu que fait courir l'espoir ? Ou plutôt, si j'espère rationnellement que mon désir d'être heureux, par exemple, soit satisfait, ne serait-il pas au contraire rationnel que, pour être heureux, je cesse d'espérer que le bonheur survienne comme une récompense, et que je cesse de souffrir (lorsque le monde refuse ce que mon être demande pourtant avec raison) ? Pour un stoïcien, le bonheur consisterait ainsi à ajuster son désir à ses volontés ou à faire de sa volonté la norme –la mesure et la règle- du désir, si bien qu'aucun désir ne fût jamais insatisfait. **« Il n'a y a qu'une route vers le bonheur… c'est de renoncer aux choses qui ne dépendent pas de notre volonté »** (Epictète, *Entretiens*). Cet ajustement du désir à la volonté, cette assomption (cette position et cette juste valorisation) de l'objet du désir, dont l'atteinte ne dépend pas de nous, par l'acte de juger ou de vouloir, qui dépend de nous, est le concept même du bonheur chez les stoïciens. Si je désire être heureux, alors il faut que je veuille ce qui me permettra de l'être : désirer les seuls objets qui dépendent de moi, de telle sorte que mon désir soit toujours satisfait et mon espoir jamais déçu. Paradoxalement, on ne désespère jamais assez d'être heureux, on ne renonce jamais assez aux désirs qu'on ne peut satisfaire, lorsqu'il s'agit d'être heureux. Comme le dit Chamfort « l'espérance n'est qu'un charlatan qui nous trompe sans cesse, et pour moi le bonheur n'a commencé que lorsque je l'ai eu perdue. Je mettrais volontiers sur la porte du paradis le vers que Dante a mis sur celle de l'Enfer : Lasciate ogni Speranza (abandonnez toute espérance) ».

Certes, il faut bien suivre une formation, une paideia, pour devenir stoïcien (formation par laquelle le *proficiens* espère être heureux un jour), mais l'espoir du *proficiens*, qui est la condition de son progrès, fait de lui, absolument un non-sage : il n'est pas de degré dans la sagesse ni dans la vraie liberté. Plus encore, si celui qui mérite le bonheur a seul le

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

droit de l'espérer, comme seul a droit d'espérer réussir un examen celui qui a travaillé, le vrai mérite, ou la vraie vertu, est cet ajustement du désir à la volonté qui est le bonheur même, l'absence de déception et de souffrance ou bien encore l'apathie : le mérite a en lui-même sa propre récompense et ne réclame rien ni ne fonde aucun espoir. Inversement, celui qui espère être heureux, est précisément celui qui non seulement ne peut pas l'être, mais qui n'a pas de droit à l'être (puisque cet espoir est le signe qu'il n'est pas vertueux). Le sage stoïcien, parfaitement vertueux, est ainsi parfaitement et immédiatement heureux, et n'espère plus l'être : espérer être heureux, espérer que le monde réponde à nos attentes, c'est précisément se condamner au malheur, construire son propre enfer, vouloir le désespoir comme négation même du bonheur. Comme le dit encore Chamfort : « l'ambitieux qui a manqué son objet, et qui vit dans le désespoir, me rappelle Ixion mis sur la roue pour avoir embrassé un nuage ».

Si l'espoir dénote plus communément un acte de la conscience qu'un état – j'espère quelque chose – **le désespoir nomme davantage une disposition ou une tonalité fondamentale de mon être –je suis désespéré -. Mais le désespoir est ici non pas tant une action, une affection ou une tendance de mon être qu'une non-action** (je cesse d'espérer, comme la cécité est pour l'aveugle une privation de la vue) **qui ouvre l'espace de la vraie raison entre la nature des choses et nous qui les jugeons.** Si l'espoir exprime formellement le désir de l'être, le désespoir n'est pas la négation de l'espoir, la traduction d'une forme adverse du désir –un principe de mort -, mais plutôt une manière de régler ses désirs sur ce qui est précisément désirable. Nous disions que l'espoir et la volonté étaient apparemment les deux formes rationnelles du désir, mais l'espoir nous apparaît à présent comme une forme de déraison, puisque nous n'espérons que par un désir qui n'a pas été ramené à notre raison, au rapport juste (ratio) de nous à ce qui dépend de nous.

III. L'espoir des désespérés. (E. Mounier).

Cependant, si l'homme désire rationnellement être heureux (espère le bonheur ou la satisfaction de son désir), la force des analyses stoïciennes est autant de lier l'éthique à un certain concept du bonheur (fin naturellement désirée et naturellement accessible) que de répondre en termes pratiques (par un comment être heureux) au problème théorique que pose la nature exacte de cette fin. Mais, comme le dit quant : « le concept de bonheur est un concept si indéterminé que, malgré le désir qu'a tout homme d'arriver à être heureux, personne ne peut jamais dire en temres précis et cohérents ce que véritablement ildésire et il veut » (*Fondements de la métaphysique des mœurs*). Désespérer du bonheur, en ce sens, serait désespérer de rien de précis et il est vrai que le désespoir semble parfois ne pas avoir d'objet, tout de même que l'espoir n'a souvent qu'un objet moteur (l'espoir d'un changement, par exemple), mais aucun objet terminatif (on ne sait quel changement vouloir). Comment dès lors comprendre le désespoir ?

Si, comme le dit Kant, « il n'est rien qui puisse sans restriction être tenu pour bon, si ce n'est seulement une bonne volonté », l'homme qui agira par devoir, c'est-à-dire avec une intention droite, ne craindra pas le désespoir. En effet, si à l'intention qui préside à l'acte ne se mêle aucune impureté (aucun motif sensible, aucune satisfaction d'amour-propre,

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le désespoir

Analyse conceptuelle

aucun intérêt étranger à la simple obligation morale), l'homme qui fait son devoir parce qu'il faut le faire n'espérera rien (n'attendra rien) de son action : ni succès, ni récompense. Certes, la bonne volonté, comme le dit Kant, n'est pas une velléité, il s'agit bien de faire tout son possible pour que l'action réussisse ; et en ce sens, vouloir selon une intention droite, c'est vouloir que l'action ait lieu. Mais ce n'est pas l'action, qu'elle réussisse ou qu'elle échoue, qui donne à l'intention ou à la raison de mon action, sa valeur morale : « alors même qu'il ne resterait que la bonne volonté toute seule (je comprends par là, évidemment, non pas un simple vœu, mais l'appel à tous les moyens dont nous pouvons disposer), elle n'en brillerait pas moins, ainsi qu'un joyau, de son propre éclat, comme quelque chose qui a en soi sa valeur toute entière ».

Même si je ne sais pas nager, je dois sauver l'homme qui se noie : et même si mon action ne peut servir de rien, je « fais » ce que j'ai à faire, mon devoir, que je ne puis parfaitement faire, faute de savoir nager. Le désespoir de réussir ne change rien en l'espèce à l'obligation morale d'agir ; et aussi bien ne puis-je jamais prévoir absolument les conséquences, la réussite ou l'échec, de mes actes. En ce sens, l'homme qui agit par devoir agit sans espoir : premièrement, parce qu'il veut que son action réussisse, mais qu'il n'attend pas qu'elle réussisse ; deuxièmement, parce qu'il n'est pas mû à agir par son désir (d'être heureux ou de tirer avantage de l'action) ; troisièmement, parce qu'en espérant le bonheur (la fin du désir de l'homme), il ne désirerait de surcroît rien de déterminé : le bonheur est « un idéal de l'imagination », et non pas un concept. Ni attente, ni désir, ni objet rationnel à ce désir : l'homme bon agit sans espoir, par pur respect de la loi morale. Comme disait paradoxalement Lagneau : « je ne vaux le peu que je vaux, que par mon désespoir » (*Correspondances*) ; et ce désespoir dénote moins une sensibilité à notre souffrance, qu'une insensibilité à ce que nous souffrons pour aimer autrui.

Mais le désespoir, ainsi compris, est la condition même de l'espoir légitime. En effet, c'est bien parce que j'ai agi sans prendre en considération le succès de mon action –qui dépend de l'ordre contingent du monde- **ou mon désir d'être heureux** –même si ce bonheur désiré n'est pas clairement et distinctement connu -, **que j'ai agi avec une intention pure et que je mérite : « l'accomplissement de ces devoirs est le mérite ».** Celui qui a agi avec une intention désintéressée, par devoir et non pas simplement conformément au devoir, a un mérite à faire valoir, quoique nous ignorions si un seul homme n'a jamais agi ainsi ou a jamais mérité. Avec Kant, l'espoir ne se fonde plus sur la rationalité du désir (sur la recherche du bonheur), mais est subordonné à la rationalité de la volonté (qui ne recherche pas nécessairement le bonheur). Le problème n'est plus de savoir si ce que j'attends va se produire ; mais de savoir si j'ai le droit d'attendre et de recevoir (ce qui est une définition du mérite) ce qui peut ne jamais arriver, ce qui ne m'est pas promis –même si je le mérite- et qu'en un sens je n'atteins pas –parce que je le mérite- : il ne faut pas tant espérer le bonheur que de savoir à quelle condition j'ai le droit de l'espérer. Si le bonheur est un postulat de la raison pure pratique, c'est que seul a le droit d'espérer (parce qu'il en est digne) celui qui n'agit pas en vue de lui. Comme le dit Alain, traduisant cette métaphysique dans les mots de l'expérience ordinaire : « le bonheur est une récompense qui vient à ceux qui ne l'ont pas cherché » (*Propos*), à la fois donné en plus, inespéré, et mérité. Semblablement, le droit d'espérer est ce qui reste lors même que l'on n'espère plus rien sinon, comme tel héros de Camus, de faire correctement son métier : le droit d'espérer après l'échec (qui fait nombre avec le

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

simple fait de désirer encore que le monde satisfasse les exigences de ma conscience) n'est pas étranger au bonheur auroral de Sisyphe.

IV. Que le méchant est un désespéré.

En agissant de manière intéressée, nous ne nous rendons pas indignes du bonheur (nous ne déméritons pas) ; nous pouvons même agir ainsi conformément au devoir (selon toutes les apparences légales de l'action bonne) ; mais en n'agissant pas par devoir, nous n'avons pas le droit d'espérer le bonheur, lors même que c'est sans doute la recherche désordonnée du bonheur qui rend impure la maxime de notre action. Mais croire, en revanche, que nous ne pouvons agir que de manière désintéressée, désespérer de pouvoir agir selon une intention désintéressée, c'est alors absolument démériter : « la transgression des devoirs n'est pas encore le démérite, mais simplement le défaut moral, sauf si le sujet se faisait un principe de ne pas se plier à ses devoirs » (*Doctrine de la vertu*). Certes, j'ignore si quelqu'un n'a jamais agi de manière désintéressée ; je ne sais pas moi-même, lorsque j'ai une intention apparemment pure, si j'agis réellement avec bonne volonté. Mais premièrement, examiner la pureté de mon intention est l'un de mes premiers devoirs larges, affirme Kant ; et secondement, je dois penser qu'il est possible d'agir de manière désintéressée, puisque le devoir d'agir avec une intention pure s'impose non pas tant à moi comme une obligation que comme la condition de toute obligation. Inversement, si je pense qu'on ne peut agir de manière désintéressée, c'est la possibilité réelle du devoir qui est volontairement niée : à l'impossible, nul n'est tenu. Ainsi le désespéré, qui désire mettre fin à ses jours, pense-t-il qu'il lui est impossible de ne pas se suicide, qu'il est pour ainsi dire écrasé par le monde, et peut-il dire avec Spinoza que « personne, à moins d'être vaincu par des causes extérieures et contraires à sa nature, ne néglige…de conserver son être » (*Ethique*, IV, prop. XX). Cependant même s'il désire mourir, il doit pouvoir vouloir vivre, puisqu'il doit vivre. En somme, celui-là se fait un principe de la transgression du devoir qui désespère de pouvoir agir par devoir.

S'il y a ainsi un droit à espérer, c'est qu'il n'y a pas de droit au désespoir. Celui qui désespère, désespère en réalité doublement : il désespère d'abord de pouvoir faire le bien ; et il désespère ensuite du bonheur dont il serait digne (qu'il aurait le droit d'espérer) si seulement il le méritait en agissant bien. En désespérant de pouvoir bien agir, le méchant désespère aussi du droit d'espérer. Nous disions en introduction que désespérer des moyens, c'était désespérer de la fin, et réciproquement. Certes, ici, le lien entre la fin et les moyens n'est pas analytique : l'action bonne n'est pas un moyen pour atteindre au bonheur. Mais si la volonté est bonne en elle-même, elle est également le signe que nous sommes capables ou dignes d'espérer un bonheur plus grand que celui que nous désirons et concevons indistinctement.

Désespérer de pouvoir faire le bien n'est donc pas autre chose qu'une forme très profonde du mal ; c'est à la fois une révolte contre le Bien éthique, et contre moi-même, puisque je renonce au bien que je pourrais faire en même temps qu'au bonheur que je pourrais mériter et que mon être désire tellement, que ce désir constitue un obstacle (insurmontable, dans le désespoir) à la pureté de mon intention. Peut-être, d'ailleurs, l'espoir d'un bien imaginaire –le désir d'un certain type de

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Le désespoir

Analyse conceptuelle

bonheur- n'est-il pas tant un obstacle à la vie morale, qu'un effet très réel du découragement éthique, tout de même que l'amour recherché de Marguerite traduit le désespoir absolu, la négation du Bien et du Bonheur –la damnation- de Faust.

S. Le Diraison et C. Cervellon

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.